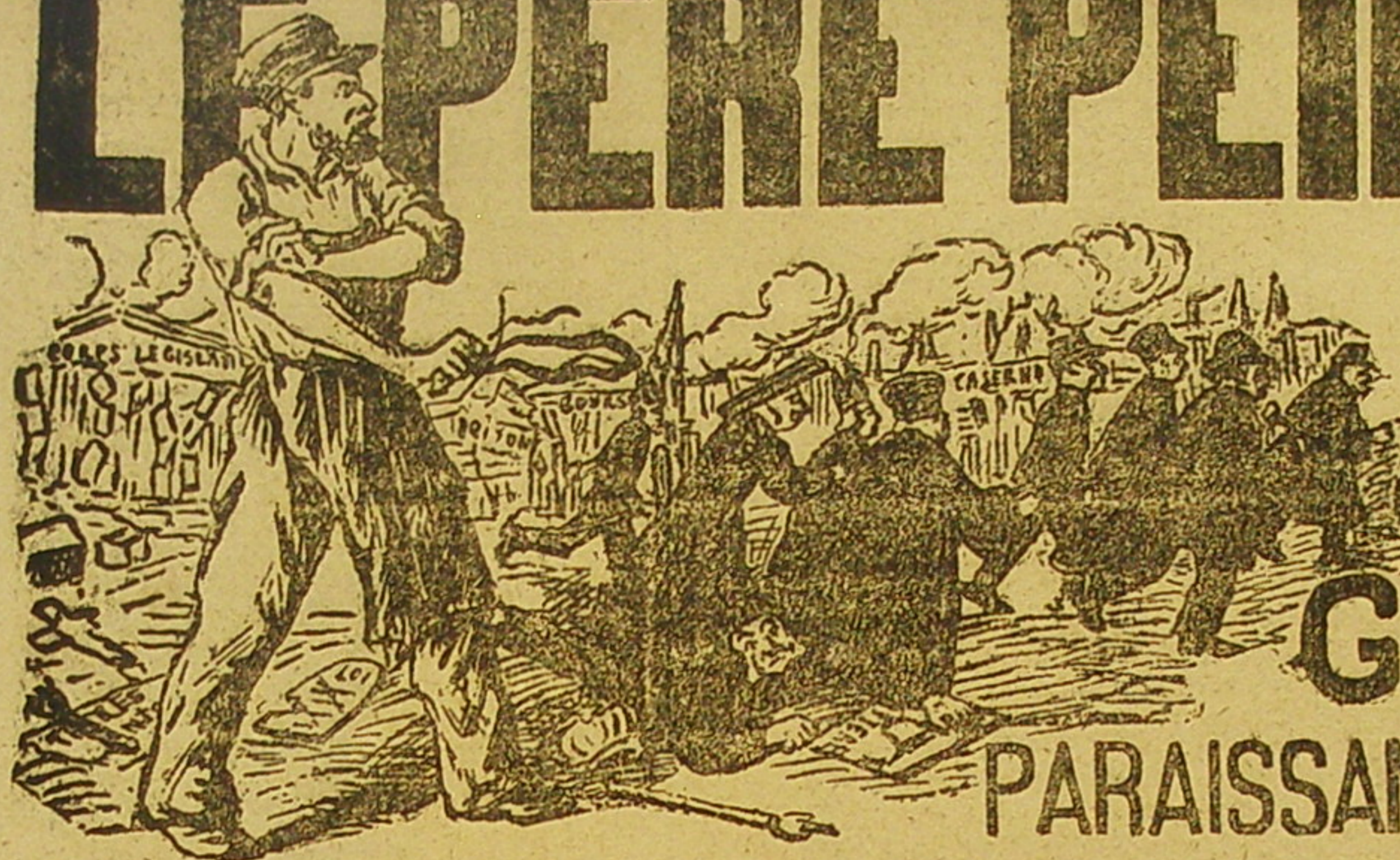


LE PERE PEINARD



Réflexes

d'un GNIAFF

PARAISANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS
France

Un an..... 6 fr.
Six mois..... 3 —
Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an..... 8 fr.
Six mois..... 4 —
Trois mois..... 2 —

Inauguration du Grand Bastringue

LE FIASCO DE CARMAUX

SACRE MIRACLE : INCENDIE D'UNE EGLISE



Ouverture du grand bastringue

En avant pour la rigolade, nom de Dieu ! Le grand bastringue international est ouvert.

Donc, désormais, au raneard des affaires sérieuses.

Qu'on nous foute la paix avec les questions sociales, les revendications du populo, les horreurs militaires, les crimes des frocards; qu'on ne nous bassine plus avec les innocents qui moisissent aux bagnes et qu'on ne trouble plus les digestions avec le souci des affaires qui voudraient vivre.

De la couillonnade tout ça !

Les jean-foutre de la haute ont choses plus sérieuses en train : pendant six mois ils vont être turlupinés par l'Exposition.

Et pendant six mois il n'y en aura que pour la godaille, la vadrouille et la putasserie internationale.

Dame, il faut prouver que la pouffasse républicaine est une catin hospitalière : si elle expulse les bons bougres qui, chassés de leur pays pour avoir rêvé de liberté se sont réfugiés en France, elle

veut se rattraper en accueillant à bras ouverts les michets, les marlous, les putains, les pédés et autres pourritures du monde entier.

Hardi, les visiteurs ! Soyez les bienvenus... A condition que vous ayez force pognon en poche pour faire valser bouteilles et bidets.

Psst ! Psst ! Le grand bastringue est ouvert.

Il est ouvert et inachevé, — mais ça n'y fait pas !

Ce n'est pas les merveilles de l'industrie, les découvertes de la science, les productions de l'agriculture et autres fourbis du même tonneau qu'on vient reluquer, — c'est les claques et les bouibouis où on pourra se vautrer en toutes langues.

Le trottoir roulant !... Y a que ça de chouette.

Ce sacré trottoir va être le symbole de la nouvelle Exposition.

Tout le monde va faire le trottoir ! Et vive la putasserie !

Pour lors, on se fiche pas mal que l'Exposition soit inachevée, — l'important est que les gros numéros soient ouverts.

—o—

Les nicodèmes, qui coupent qu'une Exposition est un endroit où on expose ronchonnet ferme, sous prétexte qu'il n'y a rien de fini, que tout n'est que maures en construction, chemins défoncés, etc.

Et ils parlent de lapin !

Certes, ils ont bougrement raison :

en son genre, c'est encore un lapin que les jean-foutre de la gouvernance et les barnums de cette foire putassière ont posé au populo.

— Entrez, messieurs et dames, entrez et venez voir les merveilles du monde...

On entre et, macache, on voit la peau !

Il n'y a pas à s'épater du truc, les autorités n'en font jamais d'autres : c'est la même balançoire que quand on promet des réformes, des améliorations et tout le bataclan.

Jamais rien ne vient !

Peut-être sera-t-on plus heureux avec l'Exposition qu'avec les réformes, — peut-être la verra-t-on se terminer ?

En tous les cas, si mirobolant que soit le spectacle, ce n'est foutre pas ça qui beurrera les épinards du populo.

Par contre, ça pourrait bien augmenter sa dèche.

Déjà, les Parisiens en savent quelque chose : l'Exposition a servi de prétexte aux commerçants, épiciers, mercantis et autres voleurs, pour augmenter le prix de leurs marchandises.

Or, comme, en guise de compensation, les salaires des prolos n'ont pas haussé d'un centime, il s'en suit que, pour eux, l'ouverture de l'Exposition coïncide avec un accroissement de misère.

—o—

Des couillons se consoient en ruminant : « Bast, une Exposition fait marcher les affaires, donne du travail, remue des capitaux. »

Et oui, sacrés nicodèmes, ça fait es

que vous dites. Mais, aux dépens de qui ?

Du populo, pardienne !
Ce que vous rengainez est à peu près aussi intelligent que si vous jubilez de voir des millions de turbineurs s'esquintant à creuser des trous que d'autres turbineurs combleraient au fur et à mesure.

Ça aussi « serait marcher les affaires, donnerait du travail, remuerait des capitaux ».

Pourtant, ce serait bougrement loufoque !

Eh bien, une Exposition n'est rien de plus qu'un grand trou qu'on comblera au bout de six mois, — un trou qu'on dore sur tranches, qu'on attiffe de floritures et de fatbalas, — mais un trou tout de même, mille marmites !

Qu'on se décarcassât pour de pareilles couillonades, ce serait compréhensible si tout le monde avait à bouffer à sa suffisance, était frusqué chiquement et logé pareil.

Seulement, comme il s'en faut bougrement qu'il en soit ainsi, les dirigeants sont rudement crapuleux en gaspillant à des Expositions la galette barbotée au populo, — et qui serait mieux employée à soulager la mistouffe du pauvre monde.

C'est d'autant plus crapuleux que les bandits de la haute ne pêchent pas par ignorance ; ils savent ce qu'ils font et c'est en connaissance de cause qu'ils dépensent des millions et des millions en folies.

Pour ce qui est de parer à la misère du populo, ils n'en veulent rien savoir ! Et cela, parce qu'ils ont le trac que le jour où le populo boufferait à sa faim, il refuse de se crever à la peine pour l'enrichissement des exploités.

Et c'est pourquoi les millions qui sont jetés aux turbineurs sont gaspillés à des trouducateries, plutôt que d'être utilisés à améliorer le sort des bons bougres.

Le truc n'a d'ailleurs rien de neuf ; les dirigeants l'emploient couramment et ils savent varier le gaspillage :

Les armées permanentes, outre qu'elles servent à tenir les prolos sous le joug, ont aussi pour but de retirer à la production quantité de types et de les nourrir dans la féodalité, aux crochets du populo, carmeur d'impôts.

Les armements fantastiques, les poudres sans fumée, les flingots, les canons, les vaisseaux monstres, etc., tout cela n'est que du fourbi pour gaspiller le trop de production, de façon à empêcher les turbineurs d'en profiter.

Autant peut s'en dire des guerres coloniales : primo, elles font tuer des prolos et brûler des munitions ; deuxièmement, après la conquête on expédie dans ces patelins des ripatons, des étoffes, etc., tandis que les ouvriers qui ont trimé pour créer ces produits n'ont rien à se fiche sur le râble et s'en vont nuyés.

Pour que cessent ces façons d'opérer, il faudra que le populo fêche les pieds dans le plat, car s'il ne compte que sur la bienveillance des pleins-de-traffes, les poules auront des dents qu'il croupera encore dans la purée noire.

— 3 —

C'est Millerand et Loubet qui se sont appuyés l'inauguration du grand bastingo international.

Gabriel n'était pas de la mascarade ; ça l'avait laissé à la maison, en le priant de faire le malade. Il est geignant, le mascardier ! Et, quoique ça, comme il est le bonhomme composité, il a posé sa chiquette et « obéi ».

Ça fait que Loubet et Millerand ont pu tenir des discours à la guimauve, jaspiner de bonté et de justice, sans être refusés par la présence du mascardier communard. Si j'osais tout dire, ils s'en sont, il leur est peut-être été

assez coloré de jacasser de concordie, escortés d'un monstre k-i-kif Gulliflet.

Au surplus les boniments qu'ils ont envoyés ne firent pas à conséquence : c'est du chique, et rien de plus !

Si les birbes avaient eu un brin de sincérité, après avoir grâcié le baron Christiani, ils n'auraient pas voulu inaugurer l'Exposition sans fiche hors des prisons les innocents condamnés pour la déchristianisation de l'église Joseph, ainsi que les victimes des lois scélérates qui mijotent aux bagnes.

Bonté !... Justice !... Postiches de circonstance.

C'est à peu près comme la pommade passée aux travailleurs qui ont édifié l'Exposition : Millerand et Loubet ont seriné en phrases ronflantes qu'ils sont les triomphateurs.

Cochons de triomphateurs !
Les pauvres bougres auraient préféré moins de palabres pommadeuses et quelques livres de bicheton de plus !

— 0 —

Par exemple, on aurait bougrement fort de s'épaler du postichage de Millerand et de Loubet : ce sont deux gouvernants, — et ils ont fait leur métier !

Si, au lieu d'un ministre socialo, c'eût été un ministre réac ou opportuniste, il n'y aurait pas eu guère de variante dans les discours.

Et cela, parce qu'il ne s'agit pas de fiche un homme au pouvoir, — serait-il bien intentionné, — pour faire que la mécanique gouvernementale n'écrabouille plus le populo.

La barbarie Française au Soudan

Vigné d'Octon continue à négliger de grimper à l'égrugeoir de l'Aquarium pour dévoiler les crimes commis au Soudan par la gradaille française.

Il n'y a pas mèche de mieux prouver l'impuissance parlementaire !

Voilà un député qui a les mains pleines de documents narrant les atrocités commises aux colonies par les galonnards ; il a à sa disposition le fameux dégueuloir de l'Aquarium d'où, paraît-il, la parole retentit jusqu'aux fins fonds des campuches.

Eh bien, au lieu de jaspiner du haut de cette tribune, il écrit dans des journaux et des revues :

Au lieu de demander aux ministres compétents s'ils sont enfin décidés à museler les monstres qui dévastent le continent noir, il se borne à les flétrir en imprimant leurs horreurs ;

Au lieu de faire appel au gouvernement, il fait appel à l'opinion publique.

C'est une sacrée mornifle que ce député fiche sur la tronche de l'Autorité !

En agissant ainsi Vigné d'Octon proclame qu'il n'a pas deux liards de confiance dans le bon vouloir des dirigeants, puisqu'il cherche d'abord à ébranler le populo, afin d'arriver ensuite, par ricochet, à faire pression sur les gouvernants.

Et Vigné d'Octon en raconte des horreurs, des crimes et des vilénies sans nom !

Il en raconte tant que les monstres devenus légendaires — les Néron, les Gengiskan, les Bonaparte et autres bandits, — paraissent des petits saints, à côté des Voulet, des Chanoine, des Marchand et des Archinard.

Depuis que des galonnards sont lâchés sur le Soudan, le grand centre africain n'est qu'un immense charnier : ces scélérats zigzaguent dans le pays noir, au gré de leurs caprices, suivis de troupes qu'ils lâchent sur les moricauds paisibles.

Il y a deux sortes de soldats dans les colonnes de dévastation : les tirailleurs

indigènes et les fantassins de la marine :

« Les tirailleurs indigènes, écrit Vigné, dans la « Revue des Revues », sont flanqués de leurs captifs et de leurs captives, auxquels incombe souvent le soin de porter leurs armes. »

« Ils sont fiers, heureux à la pensée qu'ils vont, dans quelques jours ou quelques heures, augmenter le nombre de ces bêtes de somme. »

« Abrutis par l'alcool et la vie de poisse, ayant perdu la dose de sens moral dévolue à leur race, ils s'avancent allègrement, et leurs narines se dilatent comme si déjà elles humaient la bonne odeur de sang giclant vermeil des artères, le sang de leurs frères, le sang des femmes et des enfants de leur couleur ! »

« Ils rient du rire bruyant des brutes lâchées pour une œuvre de carnage et de dévastation, poussent à coup de pied dans les reins les esclaves-porteurs qui s'attardent sous leur fardeau, brutalisent les captives courbées en deux sous le poids de leur nourrisson. »

« Derrière viennent les fantassins de marine, la poitrine émaciée sous la vareuse trop large, les joues blêmes et les prunelles jaunies par la bile. Moins fringants que leurs camarades indigènes, sur lesquels ni la fièvre ni la nostalgie n'ont de prise, ils n'en sont pas moins contents de rompre enfin la monotonie désespérante de leur existence. »

« Aussi déprimés au moral qu'au physique, un peu de joie rose leurs pommettes maigres, un sourire voltige sur leurs lèvres exsangues à la pensée de mitrailler cette « sale négraille » que, dans leur simplisme, ils rendent responsable de toutes les misères de leur exil. »

« Oui ! Ces braves gens, plus doux que les moutons dont naguère encore ils avaient la garde dans la tende bretonne ou la garnigou cévenole, ces bons « marsouins qui jamais ne maltraitèrent ni leur chien, ni leur mule, ni leur vache, vont dans quelques heures, dès que retentira le clairon, se muer en êtres féroces qui tueront, massacreront aveuglément et faucheront autour d'eux des vies humaines avec autant d'ardeur que les épis de leurs moissons. »

« J'insiste sur cette observation qu'il m'a été souvent donné de faire ; ce qui les guide, eux, les pousse et ainsi les affole, ce n'est ni l'espoir d'un galon nouveau, ni le désir immodéré de ce morceau de ruban rouge comme le sang dans lequel on le ramasse en ce pays — ils savent bien que, malgré toute la bravoure dont ils pourront faire preuve, ces hochets ne sont pas pour eux — ce n'est pas non plus, comme pour les tirailleurs, la perspective de razzier des captifs et des captives — ceux ou celles de leurs camarades indigènes leur suffisent la plupart du temps — non ce n'est rien de tout cela. Leur but unique, leur pensée est, encore une fois, de se venger de ces « nègres infects », selon l'expression de leurs officiers, de ces « sacrés mal lavés » à cause desquels, persistent-ils à s'imaginer, on les a pris à leur village, à leur atelier ou à la glèbe maternelle pour les envoyer mourir de la fièvre en ces pays de malédiction. Aussi avec quel entrain tout à l'heure ils se proposent de les mitrailler... »

Cette stupide haine pour les moricauds que Vigné d'Octon a constatée chez les marsouins ne leur est pas particulière ; on la retrouve aussi intense chez les troupes casernés en France, chaque fois qu'ils sont mobilisés contre des grévistes ou des manifestants.

Ces inconscients pousse-cailloux oublient qu'hier ils étaient prolos et qu'ils le seront encore demain ; ils oublient que, parmi ces pékins qu'ils ont pour besoin de mater, s'agitent des amis, des proches, — peut-être des frères, un père ?...

Une seule chose les tourneboule : « Ces cochons-là sont cause qu'on nous fait membrer ; ils nous le paieront... » groument-ils à mi-voix.

Au lieu de rejeter la responsabilité des cheries qu'ils endurent sur les chefs et les grosses légumes, ils s'en prennent aux petits, — aux victimes !

C'est plus commode, et surtout, moins dangereux.

Le soldat éreinté qui, furibond, s'en prendrait à un galonné, passerait au

conseil de guerre. Au contraire, celui qui, pour assouvir sa colère, déquille un moricaud, piétine un manifestant ou assomme un prolo, — est félicité.

La brute militaire est alors félicitée, parce que sa vengeance a été à faux, est tombée sur un innocent.

Donc, entre les soldats massacreurs de moricauds et les truffards qui mitraillent les manifestants à Fourmies, ou opèrent en temps de grève, contre les prolos, — il n'y a de différence que du plus au moins.

Tous deux, grâce au militarisme, sont des bêtes fauves.

Mais, revenons au Soudan : les galonnés classent en deux groupes les villages de noirs. — les amis et les ennemis.

Cette classification est tout ce qu'il y a de plus arbitraire. — la loufoquerie d'un gradé en décide presque toujours.

En 1885, les commandants des avisos « l'Ardent » et le « Goëland » jouèrent à pile ou face le sort du roi Bokay et de ses villages Kontchoucou et Katinou dans le Rio-Nunez : il fut classé ennemi et les villages furent rasés, après que les habitants eurent été massacrés.

Le sort d'un village « ami » n'est guère plus enviable :

« Perdues pour eux, pour eux, raziées, dévorées en un clin d'œil, seront les petites provisions familiales de sorgho, de maïs ou de farine de manioc...

« Volées aussi, les poules, les petits cochons hirsutes, les maigres brebis.

« De tout cela, la colonne ne fera qu'une bouchée.

« Bien qu'énorme, la perte serait réparable, mais hélas ! les hommes valides du village, ceux qui pourraient travailler aux lougans (les champs) sont impitoyablement réquisitionnés comme porteurs, et de ces lougans eux-mêmes, il ne reste plus grand chose quand la colonne les a traversés.

« Il n'y a plus dans le village que des vieillards, des enfants et celles de leurs filles ou de leurs mères dont la soldatesque n'a pas voulu.

« Tel est le sort ordinaire du village AMI. »

Voici maintenant comment on opère pour détruire un village ennemi :

« La plupart du temps, dit Vigné, on part pour surprendre le tata (village) à la pointe du jour ou à la tombée de la nuit, alors que les habitants sortent à peine du sommeil ou vont s'y plonger. Les premières balles de nos Lebel clouent d'ordinaire les indigènes sur leurs taras (lits en osiers) ; deux ou trois obus suffisent pour incendier le village dont les toits de palmes desséchés par le soleil flambent comme de l'amadou.

« Les quelques guerriers qui possèdent des fusils à pierre les déchargent, affolés, au hasard, dans la direction d'où vient la mitraille et s'enfuient, précédés et suivis de tous ceux femmes, enfants, vieillards que les premières décharges ont épargnées.

« Mais, en un clin d'œil, la colonne a carné le village et, de quelque côté qu'ils se dirigent, les malheureux trouvent devant eux un cercle de fer et de feu...

« Des femmes nues et dont la chevelure grésille sous les tisons, courent, leur nouaison dans les bras, en jetant des cris de terreur ; des enfants les suivent épouvantés, s'accrochent à leurs cuisses, à leurs seins qui ballottent ; nus aussi, les hommes vont plus vite, tous avec l'espoir de se sauver.

« Mais devant eux se dressent les canons des fusils Lebel. Les uns, d'ordinaire les femmes et les enfants, s'arrêtent, regardent, désespérés, l'arme terrible et, résignés, reçoivent la balle, tournent sur leurs pieds brûlés, et tombent rendant leur âme innocente dans la douce clarté du matin.

« Les hommes, semblables au taureau devant la pique du toréador, rebroussement chemin et, redoublant de vitesse, essaient d'un autre côté.

« Et alors, on leur fait ce qu'en argot colonial on appelle la « chasse aux lapins ». Il s'agit de pincer nos fuyards au demi-cercle, de leur couper la tangente en leur sautant un pruneau au bon endroit. »

Sur la prise de Sikasso, qui est la plus abominable boacherie dont la conquête du Soudan français a été souillée, Vigné d'Octon publie des notes prises au jour le jour par un témoin oculaire :

Après le siège, l'assaut, On donne l'ordre du pillage. Tout est pris ou tué. Tous captifs, 4,000 environ, rassemblés en troupeau.

Le colonel commence la distribution. Il écrit lui-même sur un calepin, puis y a renoncé en disant : « Partagez-vous cela. » Le partage a lieu avec disputes et coups. Puis, en route !

Chaque Européen a reçu une femme à son choix. Le capitaine M... n'en voulant pas, on a amené une qu'il a donné à son planton, Moussa Taraoré, tirailleur de première classe. Tous les tirailleurs en ont eu au moins trois. Un nommé Mendony en a reçu neuf.

On fait au retour, des étapes de 40 kilomètres, avec ces captifs. Les enfants et tous ceux qui sont fatigués sont tués à coups de crosse et de baïonnette.

Les cadavres étaient laissés au bord des routes. Une femme est trouvée accroupie. Elle est enceinte. On la pousse à coups de crosse. Elle accouche debout, en marchant, coupe le cordon et abandonne l'enfant sans se retourner pour voir si c'était garçon ou fille.

Dans ces mêmes étapes, les hommes réquisitionnés en route pour porter le mil restent cinq jours sans ration ; ils reçoivent cinquante coups de corde s'ils prennent une poignée du mil qu'ils portent.

Les tirailleurs ont eu tellement de captifs, qu'il leur était impossible de les loger et de les nourrir. Arrivés à Raz-el-Ma, où le mil est rare, et à Tombouctou, ils ont demandé pour eux du mil et des cases.

Le chef leur a répondu : « Vendez-les. »

Au cours de ces distributions, d'étranges erreurs ont été commises. On a donné ou vendu des parents des tirailleurs, ou des gens dévoués à notre cause...

Et il paraît que la soldatesque française n'a d'autre but que de « civiliser » les noirs.

Cochonne de civilisation !

On réduit en esclavage ceux qu'on n'égorge pas... Seulement on y met des formes et de l'hypocrisie : au lieu d'appeler « esclaves » les malheureux captifs, on les baptise « non libres ».

C'est à ce changement d'étiquette que se borne en Afrique la suppression de l'esclavage !

Turellement, quand on a des esclaves on en fait ce que bon vous semble : chair à plaisir, chair à profit !...

Vigné d'Octon raconte à ce propos le fait suivant. — il n'a malheureusement pas cité les noms des monstres qui ont fait le coup :

« Une nuit des Européens se postèrent à l'affût des bêtes féroces ; l'appât ne fut, ni une chèvre bêlante, ni un agneau, mais une fillette de dix ans que l'on plaça sur un nid de fourmis noires. La pauvre enfant ne cessa de crier jusqu'au moment où elle fut tuée par les terribles insectes. Cependant les fauves nocturnes n'approchèrent pas cet appât humain, sans doute à cause du voisinage du bivouac... »

Hein, les bons bougres, que dites-vous du tableau ?

Appâter des tigres avec une gosseline de dix ans, ligottée sur une fourmière !

Ça, c'est des inventions dont sont seulement capables des galonnards : des Marchand ou des Galliffet !

Inutile de rien ajouter ! Toutes les palabres d'indignation ne pourraient jamais égaler la haine qu'on devrait avoir de pareils monstres.

Il n'y a qu'une épithète qui les qualifie : ce sont des militaires, des galonnés !

Et ce qu'il y a de gondolant, c'est que les monstres qui ont appâté les fauves avec la gosseline en question sont peut-être bien de retour en France et ils font les farauds et posent à l'héroïsme.

UN SACRÉ MIRACLE !

Eglise flambe

A en croire les raticions rien ne se fait, rien ne se passe, sans l'autorisation du Père des Mouches : ce bougre-là sait tout, voit tout, prévoit tout !

Gros et petits événements sont son œuvre et ne s'enfantent qu'avec son expressa permission :

Si un soleil s'éteint, c'est que Dieu l'a voulu ;

Et c'est aussi parce que Dieu l'a voulu qu'un Flamand viole des gosses ;

De même, nul ne péte ni étourne sans son consentement.

Or, puisque le nommé Dieu préside au dévidage de tous les événements si, l'autre nuit, l'église d'Aubervilliers à flambe, c'est qu'il l'a voulu.

Quel donc l'impie qui oserait, en pareille circonstance, critiquer la volonté divine ? C'est foutre pas bibi !

C'était le soir de Pâques, peut-être le Père des Mouches ayant liché un peu trop de piccolo n'avait-il pas toute sa raison, — et ça expliquerait qu'il ait fichu le feu à une de ses églises, croyant faire flamber la cambusa d'un anarche.

Toujours est-il que l'incendie d'une église est un miracle assez rare !

Surtout que la boîte à ornement d'Aubervilliers aurait dû être préservée de la gralade, car elle était sous la protection d'une madone qui, au dire des raticions, fait pleuvoir à volonté.

A prouvé l'histoire qu'ils débitent :

En 1336, la région fut désolée par une sécheresse tellement faramineuse que le bétail tirait la langue et clamaient comme les mouches à l'entrée de l'hiver.

Les campuchards étaient au désespoir et parlaient d'émigrer lorsqu'une typesse roublarde eut l'idée de débiter des patandres à une statue de la vierge, perchée sur l'emplacement de l'église actuelle.

La typesse monta si bien le job à la madone que, tout à coup, on vit la statue de pierre suinter comme vache qui pisse ; peu après, le ciel se couvrit de magas et la pluie de dégouliner à gogo.

Sur ce, les raticions chapardèrent aux paysans les bestiaux que la sécheresse n'avait pas tués et ils les vendirent pour faire construire une église sur l'emplacement de la statue.

Pourquoi diantre, cette madone précautionneuse n'a-t-elle pas fait pleuvoir l'autre nuit, tandis que l'église flamrait ?

C'est, probablement, qu'elle n'a pas voulu contrarier Dieu le père, qui venait de foutre le feu à la baraque !

— 0 —

Il était à peu près trois heures du matin quand une paysanne, qui s'amenait des environs de Pontoise, s'installait sous le porche de l'église pour vendre des artichauts.

Mais voilà que, tout d'un coup, prise d'une frousse carabinée, elle se tira d'un bistro du voisinage, guoulant :

— Il y a le diable dans l'église !

Vous pensez si en se foutit de la fiola de la radoteuse.

Un peu après, vers les trois heures et demie, des badauds aperçurent de la fumée et des flammes qui sortaient du clocher.

Du coup, grand branle-bas !

Les pompiers s'amènèrent et — sans respect pour la volonté divine, — ils enfoncèrent les portes et éteignirent le feu qui, dans la nef, consumait les chaises, les tentures, les autels.

Quant au clocher, il n'y eut pas moyen de le préserver : il flambait pour de bon !

Tellement que, vers les six heures, un grand bachanal se produisit : c'était le clocher qui dégringolait avec ses quatre cloches, ses charpentes, ses poutres, ses tuiles.

Il ne faisait pas bon baguenauder dans les alentours !

C'est ce donc, malheureusement pour eux, ne s'aperçurent pas assez tôt un pompier et un sergot ; ils étaient à foinasser dans la salle des mariages quand — naturouff ! — une des cloches crevait le toit... et ils se trouvaient ensevelis sous les décombres. On put venir à leur secours et on les tira de là salement attigés. Ils sont

maintenant à l'hospice et, pour panser leurs blessures, le préfet de police a collé une médaille à chacun.

Lorsqu'on put visiter la boîte à oremus on se rendit compte de ce qui s'était passé : Des inconnus, — exécuteurs de la volonté divine, — s'étaient amenés dans l'église et avaient commencé l'opération en déquillant les statues et en badigeonnant de mousseilles les tableaux de sainteté.

On constata ensuite que six foyers d'incendie, — en comptant celui qui avait grillé le clocher, — avaient été allumés en divers endroits.

Un, formé d'un empilage de chaises contre un confessionnal s'était éteint sans flamber.

Un autre foyer avait détérioré une chapelle consacré à Saint-Joseph tandis qu'un troisième, allumé dans la chapelle de sa femme, avait causé de sacrés dégâts.

La sacristie avait été visitée et le coffrefort ouvert, sans avoir été fracturé. — ce qui prouve que les envoyés de Dieu connaissent le secret du coffre.

Quant à la galette, aux objets précieux, à toute la ferblanterie d'or et d'argent servant aux mascarades religieuses, — rien n'avait été chapardé.

Par contre, on avait eu soin de dépioter le livre de comptes de la fabrique.

Comme nous vivons à une époque où on n'a guère de respect pour les faits et gestes du Père des Mouches, les policiers et les juges, au lieu de conclure : « que la volonté de Dieu soit faite ! » se sont mis en chasse de coupables.

Car il faut des coupables. — ne serait-ce que pour sauvegarder leur prestige.

Par exemple, peu leur importe que les « coupables » qu'ils dénicheront soient réellement innocents, — l'important est qu'il y ait meche de les rendre responsables du coup.

Tout d'abord, comme les anarchos ont bon dos, c'est à eux qu'on a songé tout de suite.

Dans, puisqu'ils en pincent pour réaliser une société où on vivra en frangins, — sans Dieux ni maîtres, — et par conséquent sans églises ni raticheons, la pestaille a conclu que c'est eux qui ont réalisé le miracle d'Aubervilliers.

Avec une pareille façon de raisonner, y a des kyrielles de bons bougres, — pour le moins quelques millions, rien qu'en France, — qui, parce qu'ils voudraient voir toutes les églises par terre, pourraient être rendus responsables d'un chambardement de la boîte à oremus d'Aubervilliers.

Mais, fichtre, il n'y a pas que ceux qui désirent voir foutre bas toutes les boîtes à curés qui peuvent, comme disent les justiciars, « être tenus pour capables du fait ». — il y a aussi d'autres birbes, et on en cause à Aubervilliers :

On dit que l'église ne faisait pas des masses d'affaires, car le nombre des bigots et bigottes va en s'éclaircissant bougrement dans le patelin ; on dit aussi que la turne avait besoin de réparations et que la municipalité ne voulait rien savoir...

Et on conclut que, pour se rendre intéressants et pour avoir une église neuve, ça pourrait bien être les raticheons qu'aurait fichus eux-mêmes le feu à la sale boîte ; et ceux qui disent cela font remarquer que rien n'a été chapardé.

A quelle opinion s'arrêter ?

Bibi en revient à son raisonnement : puisque les crétins prétendent que le Père des Mouches ne laisse rien manigancer sans son autorisation, il n'y a pas à chercher ailleurs, — c'est lui qui a flambé l'église d'Aubervilliers.

Les grimes de l'Assistance

Suicide d'un prolo

Encore un pauvre bougre de prolo qui, après avoir trimé dur pendant des ans et des ans, vient de quitter la vie en faisant lui-même le saut dans la mort.

La raison ?

La raison ? Pas besoin de chercher bien longtemps ; la raison, c'est la mistouffe ! C'est parce qu'il était dans une déche noire, que Billot — c'est le nom du pauvre vieux — qui perchait dans le quartier de la Roquette, à Paris, s'est jeté dans les bras de la camarade.

Dans le temps, il avait pourtant été un brave ouvrier bête et, dans sa jeunesse, il n'avait jamais rechigné à la besogne.

Oui, mais voilà ! C'est pas toujours celui qui tu bino le plus qui empoche davantage de galette, au contraire. Les charognards qui n'en foutent jamais une dalle n'ont pas à craindre, un jour, de se trouver dans l'obligation, faute de pouvoir briffer, de lâcher la rampe. Il n'y a pas d'erreur, les cochons savent mettre à gauche pour leurs vieux jours.

Mais, revenons à ce qui nous intéresse, c'est-à-dire au pauvre vieux : J'ai dit que dans le temps il avait été un rude ouvrier. C'est vrai, et ça dura jusqu'au jour où, à force de marnier pour les autres, il tomba malade. Affligé d'une double hernie et de plus asthmatique, Billot, qui avait alors soixante-et-onze ans, ne pouvant plus travailler dut, pour boulotter, s'adresser à l'Assistance publique. Il avait bien avec lui sa vieille copine ; mais quoi, la pauvre, aussi vieille que lui et comme lui ayant salement bûché, — ne pouvait faire grand chose. Gratant dans les cravates elle gagnait à peu près quinze ronds par jour.

C'est-y ça, je vous le demande, qui pouvait faire bouillir la marmite ?

Aussi, avec bougrement de crève-cœur, Billot dut-il avoir recours à cette saloperie d'Assistance publique.

Les chameaorates de cette administration qui se roulent les pouces et se font du lard, lui accordèrent, et encore avec bien du coton, dix balles par mois.

Dix balles par mois. C'est-y pas honneux !

Ah, les salauds ! Je voudrais les voir avec dix balles pour briffer tout un mois. Quelle tronche ils feraient.

Ça marcha bien durant quelques années ; mais, à force, comme il y avait plus meche de faire autrement, les deux vieux durent avoir recours aux voisins.

Après bien des démarches, l'Assistance augmenta de cent sous ses « libéralités » mensuelles. Malgré ça, ça ne suffisait pas ; d'autant que, malades, les pauvres avaient besoin de médicaments. Une indemnité de loyer, qui avait été demandée par eux, resta sans réponse.

Le docteur Pasteau, un sacré morticole, eût même le culot de dire à Billot : — « Ah ! mon brave homme, je demande pour vous tant de médicaments que j'ai bien peur que l'on ne vous accorde pas votre secours de loyer. Vous coûtez très cher à l'administration. »

« Vous coûtez très cher à l'administration !... » Et toi, combien y coûtes-tu, salaud ?

Au-si très affecté, Billot résolut-il d'en finir.

Profitant de ce que sa vieille copine était partie faire quelques courses, Billot s'accrocha. Quand sa bonne femme rentra, ne pouvant ouvrir la lourde, et pressentant un malheur, elle dégringola chez le pipelet.

A eux deux ils ouvrirent la porte, mais trop tard, le pauvre bougre était clamsé.

Ça se passait jeudi, et seulement dimanche le corps fut enlevé. Au moment de l'enterrement, une habillarde de l'Assistance annonçait à Billot qu'aucun secours ne pouvait lui être accordé.

Du pareil au même

Dans le quartier Sainte-Marguerite, dans un hôtel meublé, logeait un coignon, Mouillefarine, lequel avait sa femme atteinte de paralysie.

La bonne femme, à plusieurs reprises, avait cherché à rentrer à l'hôpital, mais bernique ! il n'y avait pas de place, paraît-il. Aussi restait-elle sur les côtes de son mari. Celui-ci un jour se fit la paire, en devant un mois à son bloc.

Comme le vautour la trouvait mauvaise il alla trouver le quart-d'œil du quartier lequel fit une enquête qui comme toutes les enquêtes traîne des jours et des jours.

Le bureau de bienfaisance du onzième répondit enfin que Mme Mouillefarine « devait se rendre elle-même au bureau pour obtenir un secours ».

Ça, c'est un comble !

Le quart d'œil — chose épatante — se dégrouilla pour la bonne femme. Il obtint un secours de vingt-cinq balles ! Mais, le logeur qui n'avait pas eu la patience d'attendre avait tout sa locataire à la rue. Le secours venait donc trop tard.

Depuis il a été impossible de foutre la main sur la pauvre femme. A l'heure présente il y a peut-être belle lurette que son corps se trimballe au fond de la Seine.



LE FIASCO DE CARMAUX

La grève des mineurs de Carmaux est baclée à l'heure actuelle. Les grévistes, après plusieurs semaines de lutte, viennent de retourner au bain.

Pour l'instant, ils sont vaincus. Mais non de dieu, que les matadors de la Compagnie, les barons de Solages et autres crapules, ne jubilent pas trop.

Une autre fois, ça pourrait bien tourner autrement et chier pour leur sale peau.

D'autant plus que les grévistes vont avoir le temps de réfléchir sur leur échec et qu'ils se diront que s'ils ne s'étaient pas tant payés de mots, ils ne seraient pas obligés, à l'heure actuelle, de caner devant les capitalistes.

Y a pas à dire, les discours, c'est une belle chose ; mais, nom d'une pipe, c'est-il ça qui remplit la panse ? Non, n'est-ce pas ?

Et bien, les mineurs vont se faire ce raisonnement, et la prochaine fois qu'ils se foutront en grève, au lieu d'écouter les boniments des bouffes-galettes socialards et de leurs copains, ils retrousseront leurs manches, empoigneront l'éventail à bourriques et feront la grève comme on doit la faire.

D'abord, qu'est-ce que c'est qu'une grève ?

Une grève c'est une lutte qu'entreprendent contre leurs exploités des ouvriers désireux de mettre un morceau de plus dans la gaitouse familiale.

Donc, puisque c'est une lutte, c'est pas sur des palabres qu'il faut compter ; c'est sur des biceps. Plus les grévistes sont énergiques et montrent les dents, plus ils sont sûrs de réussir.

L'énergie, je l'ai mille fois rabaché, il n'y a que ça. C'est là le vrai nerf sauveur.

Que les gueules noires de Carmaux se foutent bien ça dans la caboche, et qu'à la prochaine occase ils repiquent à la grève en ayant soin de foutre dans le même sac galeux et bonimenteurs.

LES PEINTRES EN VOITURES

Les peintres en voitures de la Seine viennent de se foutre en grève.

Trois mille au moins ont plaqué le boulot. Ils réclament la révision du tarif de 1882.

Les revendications des barbouilleurs sont bougrement maigriotes comme on le voit. Quoique ça, les singes, qui dans ce métier gagnent du pognon gros comme eux, refusent d'y faire droit.

Tandis que leurs galeux se maintiennent dans leur refus, les prolos de la peinture font le pied de grue.

Qu'attendent-ils ? Espèrent-ils que les singes s'apitoyeront sur leur sort ?

Des nêles ! De la mistouffe de leurs esclaves, les patrons s'en foutent.

Aussi, faut que les peintres en voitures en aient une sacrée couche pour ne pas s'apercevoir de ça

LES TEINTURIERS-DEGRAISSEURS

Les teinturiers-dégraisseurs de la Seine, qui depuis plusieurs semaines faisaient la grève à la flan, viennent de reprendre le boulot.

Pas tous, car il y a encore des bagnes où les singes n'ont pas accordé les augmentations réclamées.

Les pauvres bougres devraient bien se rendre compte qu'ils n'y a pas à attendre que les singes capitulent ; y a qu'à s'orienter pour les amener à composition. Pour ça, faut montrer les dents ; autrement, basta.

Ça serait pourtant d'utilité pour les teinturiers-dégraisseurs, comme pour tous les turbineurs, d'ailleurs, de procéder à un sérieux dégraissage des capitalistes.

Ça viendra, foutre, faut pas désespérer !

LES GREVISTES DE THIZY

Les prolos des ateliers Clément et Charrien sont en grève. Ils sont au moins quatre cents, tant hommes que femmes.

Faut croire que ceux-là ne sont pas des poules mouillées, car les quotidiens ont enregistré quelques sérieux tamponnages. L'agitation, disent-ils, est vive dans le patelin.

Tant mieux, les gars, changez pas de mains !

RATICHON ADMINISTRATEUR. — Le popu-
ly de Saint-Denis n'a pas du tout à la bou-
ne l'engance votée.

Aussi, cette vermine ne s'y frota guère ;
jamais elle ne se hâta de se trimballer en
corps dans les rues.

Il y a, en effet, belle lurette que, sans
qu'il y ait eu besoin d'aucun gouvernemen-
tal les rats d'égline ne possédassent
plus en plein air. — comme ils le font au-
cours dans trop de paratins.

Dans, ils savent qu'à Saint-Denis, s'ils
s'exhibent en public, il leur tomberait des
pousses crânes sur la tête. — et que grille.

C'est pourquoi, quand un bonhomme
clique, les bâtons de régisse que l'accom-
pagnent au champ de navets se plaignent
dans une grimace fermée.

Et le dimanche à la messe, seuls s'y trou-
vent quelques petits chrétiens. — de l'espèce
de ceux dont j'ai conté les exploits dans le
dernier numéro. — quelques vieillies mo-
rues, penitentes sur le tard et une cinquante-
taine de monnaies du catéchisme. Ce
qui fait que les deux églises du patelin ont
à peine, à elles deux, un millier de chaire.
Sur cinquante-cinq mille habitants, c'est
malgré !

L'autre jour, plusieurs bons bougres qui,
à l'occasion de n'importe quel avènement quel-
que peu fait la fête, voulaient courir leur
rigolade par une agorathèse d'un nouveau
genre :

Pour ce faire, l'un des fidèles s'en fut
carillonner à l'église et, sous prétexte d'un
graissage de lottes emmena le ratichon
dans la salle où l'attendaient les copains.
Après lui avoir fait grimper plusieurs éta-
ges, — où il faisait noir, comme dans la
conscience d'un évêque, — il ouvrit la por-
te et... mince de rétrognon !

Munis chacun d'une trigue nos godel-
leurs tombèrent sur le casquin du sacre-
charion et lui graissèrent les oites d'im-
portance : ils lui administrèrent le sacre-
ment de l'extême-onction à l'huile de oute-
rêts !

Quant à ce pauvre l'homme noir
se frotta, sans demander son reste,
tantôt que les bons bougres se tanaient le
ventre du bon tour qu'ils venaient de jouer
au marchand de patentines.

**LES SOCIALISTES ET LES GREVES
DANS L'AUBE**

Les socialistes parlementaires travaillent
les grèves avec une activité et un entrain
dignes d'admiration. Si le succès couronne
leurs efforts, il faut reconnaître qu'ils s'en
donnent la peine : ils ne négligent aucune
occasion de recruter les électeurs et de
châtrer les virilités ouvrières.

Leur tactique n'est pas nouvelle, elle se
manifeste partout : au Creusot, à Gueugnon,
à Carmaux et, ces dernières semaines,
à Troyes.

Il est étrange que l'action révolutionnai-
re soit si peu sensible et les anarchistes,
qui, cependant, pénétrant dans les syndi-
cats, si effacés.

A Troyes, les bonnetiers grévistes ont
mérité les éloges flatteurs, les flots d'allo-
quence admiratrice, les félicitations per-
fumées des bouffes-galette et journalistes
du « Paris » pour leur attitude « calme et
énergique ».

Et, c'est triste à dire : c'est à peu près
tout ce qu'ont conquis les grévistes ! C'est
que les détenteurs de la richesse ne capi-
tulent pas par le calme : c'est eux qui im-
posent leurs volontés aux ouvriers — et les
imposent d'autant plus fortament que les
travailleurs sont plus pacifis. Pour vain-
cre les possédants, il faudra autre chose
que du calme !

Et dire qu'il y a des syndiqués naïfs qui
se croient victorieux et s'imaginent pou-
voir acheter les usines de leurs patrons !

C'est un nouveau mirage, un attrape-ai-
gands du projet Waldert-Millerand sur
le droit d'acquiescer des syndicats.

Les aspirants à la conquête des pouvoirs
de l'Etat — ou seulement communaux —
multiplient les réunions et les conférences
dans le département et la région. Ils ne
rencontrent pas partout le même succès.

LES PEINTRES DE SAINT-QUENTIN

Les peintres de Saint-Quentin se sont
frottés en grève, il y a quelques jours, et
ça chauffe parait-il.

Les singes ont fait demander des tar-
cheurs dans les patelins des environs ; mais,
quand ceux-ci rappliquèrent, les grévistes
leur expliquèrent de quoi il retournait.
Tous alors rebroussèrent chemin sans vou-
loir prendre le boulot que leur offraient les
galeux St-Quentinois.

Voilà qui est chouette. Si tous les profos
agissaient ainsi les singes en feraient un
sacré blair.

Cette attitude des profos n'a pas été sans
foutre en rogne les exploitateurs ; l'un d'eux
dans une entrevue avec les grévistes a sou-
té au kiki de l'un d'eux et tenté de l'estran-
gouiller. Il va bien le salaud !

Si ça avait été le contraire, à l'heure ac-
tuelle l'agresseur serait au clou ; mais
comme c'est un capitale il n'y a pas de bo-
lo ; ces chameaux peuvent tout se permet-
tre.

Les maçons, suivant l'exemple de leurs
copains les peintres, réclament eux aussi
une augmentation, avec l'intention, s'ils ne
l'obtiennent pas, de se mettre en grève.

LES MOULEURS DE CHARTRES

Les mouleurs de Chartres en grève de-
puis une quinzaine viennent de reprendre
le boulot avec cinq sous d'augmentation.

C'est pas épais, les gars !
Enfin une autre fois ils seront, peut-être,
plus exigeants.

LES CONFECTIIONNEURS DE NIMES

Les ouvriers et ouvrières confectiionneurs
du bagne Landaner se sont mis en grève,
à cause que le singe, — pas assez riche
sans doute, — voulait les faire trimmer,
comme il a coutume de le faire tous les
jés, un demi-heure pour le cloître.

Les grévistes sont à peu près une cen-
taine.

LES FONDEURS D'ANGOULEME

Une dizaine d'ouvriers fondeurs appar-
tenant au syndicat nouvellement fondé
par les profos de l'endroit se sont vus fou-
tre à pied par leur singe.

La raison ? Pas besoin de la chercher :
les gars étaient du syndicat, ça suffit.

Leurs copains ne l'ont pas entendu ain-
si ; et ils ont plaqué le boulot en récla-
mant contre cette rosserie des singes.

RATICHONNADES

A LA CHIENLIT ! — Il y a à peu près
six semaines, dans un patelin des envi-
rons de Cholel, un beau matin, un bour-
geois, nommé X..., pestait après sa femme
qui ne descendait pas.

— Elle est peut-être malade ? rumina-
it.

Et il grimpa à sa carrée. Justement, la
porte était entr'ouverte.

Taléan !
Y avait la tête à deux dos dans le plu-
mard de la ho-bonne !

Mais où l'abrutissement du bourgeois fut
fermeux, c'est quand il rebagua sur
une chaise, une soufiane, des savates, et
autres guenilles du ratichon.

Alors, sans perdre de temps, le monsieur
ouvrit la fenêtre et balança les frus-
ques salées dans la rue, puis il sortit de
la chambre.

Par exemple, c'est le frocard qui fit une
bédine ! Vivement il sauta hors du lit et
quatre à quatre, en hennière, il courut
ramasser ses frusques dans la rue.

Une fois requinqué, le ratichon a foutu
son camp — et, de plus belle, il a braillé
contre la dissolution des meurs. — Dans
le grand principe de la frocaille n'est-il
pas : « Faites ce que je vous dis et ne faites
pas ce que je fais ! »

RATICHON VIOLEUR. — Quand un curé
fait commettre les bigottes sous les espèces
saintes tout à fait charnelles, y a encore trop
rien à dire. — c'est que la bigotte veut
bien !

Il en va autrement quand les frocards
s'en prennent aux fillettes et aux petits
guyons. — alors les pores ne sont pas
excusables : le moineau serait de les cha-
pouner !

Et ils sont bougrement communs les en-
fregués qui salissent les gosses, — c'est
un précepte de Jésus-Christ de laissez ve-
nir à moi les petits enfants !

Les chats-fouffés de Montpellier, qui

ne sont pourtant pas légués, viennent
d'être obligés de fléchir au bloc le ratichon
de Cornoux, Calliste Fort, âgé de 44 ans,
originaire de Villefranche-du-Rouergue et
auparavant curé de Neblun.

Le maudit pore avait tellement souillé
de gosses qu'il était devenu la malédiction
de tous ceux que le crétinisme n'a pas
aveuglés.

Le cochon n'est pas le premier, et il ne
sera pas le dernier !

Tant que nous serons pas assez marbo-
les pour nous passer de cette vermine il
faut s'attendre à de pareilles safoporties !

Le père Peinard

CHANSON DU POPELO (1)

I

J'ai soupy d' la politique !
Les politiciens
Nous font une république
Bonne à foutre aux chiens !
Peuple, n' sois donc plus si fêlé,
Au lieu d'être votard
Fais donc tes affair's toi-même,
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

II

Pendant que le patron se gave,
Toi t'as le ventre creux ;
Tu n'es pour lui qu'un esclève,
Un ivrogne, un guent,
Quoiqu'à marmer tu t'esquintes,
T'es toujours déshard ;
Faut plus qu'y s' ficht' de tes plaintes
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

III

Quand tu trava's ton agoude
Et qu' tu crè's de fain,
L' candidat, par ironie,
T'appell' « souverain ».
Ce mentigon d' ton suffrage
Te prend pour jéhard,
Crache lui donc au visage !
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

IV

Le député que tu nommes
Pour pondre des lois,
Suppos' le la crème des hommes
Au bout de quelques mois,
A tes frais faisant ripaille,
Y deviendra rouillard,
Harvi' dinguer c'te racaille !
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

V

L' ogala qui pass' concubinaire
Deviendra salop ;
Le trouhad' parle en grand maître
Dès qu'il est cabot ;
A l'usine comme en caserne
On devient romard,
Aussitôt que l'on gouverne,
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

VI

Si tu essaies de produire
Et de payer l'impôt,
Il créverait ce vampire
De capitale,
Sauv' la terre et la machine,
Des mains du richard ;
Fais produir' pour toi l'usine...
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

VII

Si quelqu'un t' parl' de patrie
Filt' il convaincu,
Réponds à sa gour'erie
Par ton pied dans l' cul !
Ne sois plus assez b...onne
Pour qu'un étandard
Te faas' crever la paillasse !
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

VIII

Ah ! nom de dieu ! faut qu' ça change !
Soyons plus nerveux !
Et pour nous tirer de la fange
En attendant mieux,
Gouvernants, patrons, jésuites,
Jugeurs, galonnards,
Bombardons-les de pomme's cuites !
Nous dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

(1) Cette chanson est déjà vieillotte, mais,
hélas ! toujours de saison et de la réalité sur
le désir de plusieurs peuples.



AFFREUX VAOUTOUR

CAVAILLON. — Il y a quelque temps, une pauvre malheureuse femme connue dans le patelin sous le nom de mère Véronique s'est suicidée. — voici comment :

La pauvre, âgée de 70 ans, était farcie d'infirmités que l'âge et les privations résultant d'une vie de travail et de misère avaient accumulés sur sa carcasse.

Mise au rancard, repoussée par tous les mufles qui ont plein la gueule des boniments sur la charité, la pauvre vieille s'en allait dans les champs ramasser des pissenlits et, en les vendant, se faisait à peu près six sous par jour.

Avec ça, il lui fallait croûter, se nourrir et payer sa chambre.

Ah, le proprio ! le cochon n'était pas comode. La pauvre vieille étant en retard de trois mois, — soit 15 francs, — la bourrique parla d'expulsion ; la malheureuse le supplia d'attendre, l'assurant que, les beaux jours venus, elle réussirait à se libérer.

Le vautour ne voulut rien savoir ; il fit enlever la porte, la fenêtre, le toit de la baraque et boucher la cheminée. Non content de cette vacherie, le porc s'amenait plusieurs fois par jour, narguant la vieille et l'agonisant de sottises variées.

— Tu ne créveras donc pas ?

On devine ce que fut le martyre de la pauvre bougresse, pendant les mois du rude hiver que l'on vient de passer, lorsque le mistral soufflait avec furie et que le froid lui gelait le sang !

La malheureuse se consolait en implorant Dieu... Mais, je t'en fous ! Dieu restait aussi sourd à ses lamentations que les prêtres et son proprio.

Et, nom de dieu, il faut tout dire : le populo non plus ne s'occupait pas d'elle !

On la laissait râler dans sa mesure sans toit et sans fenêtres.

Que devenir ? Mourir !... Eh oui, ni ne lui restait que ça à faire !

Si elle avait eu des meubles elle les aurait bazarde pour bouffer ; mais il y avait longtemps que, de sa propre autorité, sans chercher à légaliser son chapardage, son monstre de proprio avait rafflé tout ce qui avait la moindre valeur.

Un jour, son bourreau, — car l'ignoble fut pour la mère Véronique un bourreau, pire même ! — vint la relancer et il lui renvoya ses engueulades :

— Tu ne créveras donc pas feignante ? Tu n'as donc pas le courage de te pendre ?... Tiens, voilà une corde, pends-toi !...

La mère Véronique se prit à réfléchir ; isolée, abandonnée, elle se décida enfin à s'évader de ce monde d'égoïsme, de mensonges et de crimes, — à rentrer dans le néant.

Un beau matin on la trouva pendue !

Inutile de dire que le vautour qui a rendu si douloureux son agonie, — et qui a avancé sa mort ! — est connu de tous et estimé de beaucoup : il va, il vient, il mange, il boit... et on ne lui crache pas à la gueule !

Ce serait pourtant chouette que le populo, se repentant d'avoir laissé agoniser la mère Véronique, ait le courage de foutre en quarantaine le vautour qui est pour beaucoup dans sa mort : il faudrait que l'animal se sente méprisé, honni, — kif-kif un pestiféré !

UN PETIT PANAMA

SALEUX. — La semaine dernière est mort un bon bougre, le caissier de la boîte Cauvin.

Et, mince d'épatement chez les prolos, quand on apprit que cette mort faisait découvrir un petit Panama, dans lequel ont tripatoillé tous les mecs qui tiennent les rênes de ce nom de dieu de bagné. En effet, dans le relevé du compte de la caisse, on trouva que tels et tels ont émarginé pour quelques centaines de francs... ce qu'ils ont pu !

Et le pauvre caissier n'osait rien refuser à ces sacs-à-mistouffes !...

Oh ! ce que l'en dia n'est pas pour leur reprocher ce léger gaspillage. Mais, pour quoi se saouler avec cette galette ?

Et pourquoi, une fois poivres, enquiqui-

ner les prolos et leur en faire voir de grises ?

C'est ça qu'est cochon !

A propos du caissier, voici le tour que l'exploiteur Cauvin lui jouta l'an dernier : mélangé comme un grippe-sous, l'mec fit rappliquer un expert et à l'insu du caissier, fit vérifier la caisse, qui fut trouvée exacte.

Ca, c'était bien ! Mais Cauvin, ne voulant pas garder à sa charge les frais d'expertise, retint 25 francs sur les appointements du caissier, qui dut se laisser faire, sous peine de renvoi !

Voilà la délicatesse et la bonne foi de ce capitalo bouffe-galette qui, pour les élections municipales, va être encore candidat, afin d'être le maître partout : à l'usine et à la mairie.

Et, pour amadouer ses esclaves, il va bien sortir de son sac à malices un tour de salaud... On va voir !

SALE BAVEUX !

NIMES. — Un torchon du Midi, qu'il est inutile de nommer, cherchant à ressusciter les guerres de religion, stupides et criminelles, s'est permis de dégueuler sur les communards : il en parle en termes qui voudraient être méchants, — et qui ne sont que bêtes !

Des communards, y en a plus qu'il ne croit !

Nous en sommes, — nous les peinars, les anarchos.

Mais, ce que nous ne voulons pas être, c'est ce qu'est ce torchon du Midi : leche-bottes de galonnards, boîte à ordures des cafards, chien de garde des richards et des chamaucrates.

Entre lui et nous, il y a la même différence qu'entre un plat valet et un révolté. — E. V.

PATRON CHAUFFARD

PONT-DE-METZ. — Proche du bagné à Cauvin, s'érige, à Pont-de-Metz, le bagné de Desquiens.

Pour ce patron jésuite de la plus belle eau, un ouvrier vaut moins qu'un chien galeux. Aussi, quand il se trimballe sur son automobile, il va devant soi, — tant pis s'il risque d'écrabouiller le pauvre monde !

Dernièrement, comme il venait de manquer d'écrabouiller une bonne bougresse et son gosse, il s'est fait engueuler : « Ché rien ed mi, el pire ché min jouène, ai groce vague, grou touère, groce panche à dindon ! »

La bonne bougresse, pensant plus à son gosse qu'à elle-même, lui disait : « Ce n'est rien de moi, le pire serait mon petit gosse, grosse vache, gros taureau, gros ventre à dindon ! »

La petite mère a eu raison d'agonir le chauffard de sottises. Mais, foutre, les engueulades ne suffisent pas à empêcher les richards, juchés sur leurs automobiles, d'écrabouiller les piétons.

Or, comme les accidents deviennent bougrement communs, — et qu'il n'y a pas à compter sur les autorités pour modérer l'allure des automobilistes, — il faut, en ceci comme pour toutes choses que le populo fasse ses affaires lui-même : s'il ne veut pas être écrabouillé par les automobiles, qu'il s'arrange pour écrabouiller les chauffards !

Il y a un joint à trouver, nom de dieu !

Et, lorsque quelques douzaines de ces richards, qui s'amuse à rouler sur les routes, à des soixante kilomètres à l'heure, auront eu la gueule en compote, ils verront à modifier leur vitesse... et les automobiles deviendront sans danger pour les piétons !

MAUVAISE FOI D'EXPLOITEUR

LIANCOURT. — Il y a quelques semaines, le sous-ordre de l'exploiteur Jorand fabricant de ribouis, était expédié en mission à Arpajon, pour y embaucher un coupleur en chaussures.

Le hirbe, nommé Bourgeois, — un nom qui le botte aussi bien qu'un coup de grêle au crupion, — dérocha ce qu'il cherchait : grâce à de mirobolantes promesses, entre autres l'affirmation de travail pour toute la saison, il débaucha un copain de la maison Westman et Cie.

Mais, les promesses d'un contre-vache sont de même farine que celles d'un patron, voici ce qu'il arriva :

siasme, certes non ! Le prestige et la valeur personnelle des lamas socialistes du groupe local sont si notoires, qu'un de ces derniers dimanches, à Arcis-sur-Aube, une conférence avec soirée organisée au profit des grévistes, et faite par le citoyen Millet et trois artistes du théâtre socialiste, réunissait quarante personnes tout en gros — et presque tous adversaires.

Il est utile que les travailleurs connaissent les individualités qui ambitionnent de gouverner le prolétariat.

Dans notre ville d'Arcis, le personnage le plus marquant est un patron mécanicien, élu conseiller municipal socialiste à une élection partielle, grâce aux voix réactionnaires.

Les principes ? Les différentes doctrines socialistes ? Il les ignore !

Le président du groupe, bonnetier ne travaillant pas, occupe 10 ouvriers bonnetiers, rebrousseurs et dévideuses. Il fut un quêteur au profit des grévistes ; dans une quête faite à carnaval avec le concours de jeunes musiciens fanfarons sans conviction, ils récoltaient 53 fr. Le chef, (En voilà un chef à passer à l'astique) préleva 13 fr. pour la musique, 5 fr. furent versés à la bibliothèque municipale, 20 fr. employé à fêter carnaval. Le profit pour les grévistes s'éleva à 15 fr : c'était suffisant pour leurs privations prolongées.

Ce président, petit patron, donne à ses ouvriers la moitié de la façon qu'il reçoit des gros fabricants. Pour que ces bénéfices soient plus élevés, il laissait dernièrement les bonnetiers manquer de rebrousseur, les obligeant ainsi à rebrousser eux-mêmes. Ces derniers ont quitté le travail en déclarant qu'ils ne recommenceraient que quand on leur fournirait le rebrousseur.

Proportionnellement plus exploiteur que les manufacturiers et avec autant d'arrogance, ce socialiste affilié à la maison du peuple de Troyes, s'empressa de donner 50 fr. 50 d'augmentation par douzaine au bonnetier félon qui refusa de se solidariser avec ses camarades. « Probablement parce qu'il est le secrétaire du groupe » et de mettre en huitaine celui qu'il qualifia de meneur !

Pour terminer cette esquisse, c'est ce farouche révolutionnaire qui est allé solliciter du curé des billets à prix réduit pour assister au pèlerinage collectif de Bar-sur-Seine. Le secrétaire en a fait autant.

L'opinion a flétri, d'une façon typique, ce groupement socialiste de : « Groupe des Pèlerins ».

Queles incohérence ! ! ! Les travailleurs comprendront-ils qu'ils doivent se passer de dirigeants de tout acabit pour arriver à leurs complète émancipation ?

Un Anarchiste
Du Groupe des Audacieux.

Affiches du Père Peinard au populo

Le prochain numéro du « Père Peinard » sera tiré sur papier de couleur et contiendra une affiche anti-votarde, pouvant être placardée partout, sans formalités ni timbres, — à propos des élections municipales du 6 mai.

L'affiche sera du format moitié du « Père Peinard », et les copains qu'en voudront peuvent s'en offrir au prix de deux francs le cent.

Faire parvenir au plus tôt les demandes et la galette à l'administration du « Père Peinard », 123, rue Montmartre, Paris.

Le PÈRE PEINARD est mis en vente :

A PARIS : Tous les jeudis matin, — par l'intermédiaire des porteurs du Petit Parisien.

EN PROVINCE : Le vendredi et les expéditions sont faites par les Messageries Hachette et C^e

Pour avoir le choix, le racoleur avait, en soldat, embauché un second coupeur et tous deux radinèrent à Liencourt.

Au bout de quelques jours, sous prétexte qu'il était arrivé un peu en retard au boulot, le premier embauché fut sagné en cinq

50c. Voilà donc le pauvre gas sur le pavé, sans boulot ! Heureusement il n'est pas coupeur, il sait faire des savates... encore fallait-il qu'il trouve un endroit et quelques clous pour gratter ! Un copain, rencontré un peu par hasard, le soir de son expulsion, le tira d'embarras : il lui offrit l'hospitalité et maintenant il gratte ensemble.

Sur ce, l'autre dimanche, comme les deux camarades prenaient un verre sur le zinc, voilà que le Jean-foutre du bague Jorand s'amène avec la compagnie et, tout épaté de voir le copain qu'il avait sagné, il voulut le chiner.

— Tiens, vous êtes encore ici, vous ?

Oh là là, ce qu'il s'est fait conter ! Le bon bougre lui en a débité de vertes et de pas mûres. — et le muflé n'a pas pipé mot : il a serré les fesses et il a décanillé sans demander son reste.

Si chaque fois que l'animal s'offre une racherie il se trouvait ainsi rabroué, ça lui ferait la puce à l'oreille !

EXPLOITATION CARABINEE

CHOLET. — Y en a de la mistouffe dans ce patelin !

Tisseurs et ouvrières de magasins ne gagnent pas gras, — et pourtant, ni les uns ni les autres ne roupèlent.

Ainsi, des pauvres bougres de tisseurs, qui sont à leurs pièces, gagnent neuf francs par quinzaine, — oui, bon dieu, neuf francs ! D'autres bons lieux gagnent quarante sous par jour.

Ce sont des salaires à crever de faim !

Quant aux ouvrières de magasin, c'est encore plus pitoyable : elles gagnent de dix à vingt sous par jour en faisant des guenilles de mouchoir, fins comme toiles d'araignées.

Par contre, si les prolos se brossent le ventre, le geuleux se fait construire un château avec le pagnon ratiboisé à ses esclaves.

Quand donc ces bons bougres de tisseurs qui croupissent dans les bagnes de Pellau-mail-Bergère, — c'est le nom des exploités, — ouvriront-ils leurs lucarnes et comprendront-ils qu'ils ne doivent pas se faire crever ainsi pour l'enrichissement des singes ?

Je ne sais pas, cré pétard ! Mais, ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas que les tisseurs qui soient logés à si vilaine enseigne : c'est le même fourbi pour les cordonniers, — avec cette différence que ceux-ci sont, tout de même, moins soumis : ils viennent de faire grève pour réclamer une trop légère amélioration... Au moins, ils ont fait preuve d'un tantinet d'énergie.

Et partout c'est la même exploitation ! Garçons de magasin, épiciers, commis et gratte-papiers gagnent tout juste de quoi s'enfoncer des briques.

Les employés sont même pire que les prolos, en ce sens qu'ils se croient bourgeois, — alors qu'en réalité, ils sont au moins aussi malheureux que les ouvriers. Obligés d'être nippés comme des bouffes-galette, il ne leur reste quasiment rien pour s'emplit le bidon : aussi ils ont des tronches de papier mâché et c'est à croire qu'ils ne volent du pain qu'aux vitrines des boulangers.

PERSECUTIONS IMPUISSANTES

LE VERDON. — Un ostrogoth, qui se croit tout permis et qui semble croire que les paroles lui sont tombées du ciel, vient de se distinguer par un coup de crapule. Enmerdé par le développement et l'importance que prend « l'union syndicale des Travailleurs Réunis du Verdon et de Sou-lac » il a cru lui couper la chique en fonnant à la porte une quinzaine de bons bougres sautés d'être syndiqués.

Mais s'il croit de cette manière avoir étrangouillé le syndicat qui, quoique à peine âgé de deux mois, lui a fait faire tant de bile, le saligaud se gourre salement. Il a belle lurette qu'il est reconnu par les plus gourdes que plus on esquinne son monde, plus on arrive comme résultat à se faire tailler des croupières.

Le syndicat à de beaux jours devant lui. L'enfant est bien venu, plein de vigueur et ira loin. Tant pis pour ceux que ça défrise.

Après avoir, dans les grandes largeurs, aidé au déchargement des éboulois, et au réveil des énergies et des initiatives, après avoir sonné la diane aux avachis et canulé les singes comme un boisseau de punaises, le syndicat sera un des premiers, à faire danser aux Jean-foutre le galbeux quadrille des capitalistes dégonflés.

Faites en votre deuil mes beaux messieurs, le syndicat ne veut pas se retirer pour vous faire plaisir, il préférera plutôt vous démissionner pour se faire plaisir à lui, ainsi qu'au populo.

Et vous signore Rolensa, votre coup de crapule ne vous réussira pas. Le glaivau vous retombe en pleine gueule et les bons bougres ne se gênent pas pour vous qualifier selon vos mérites.

Vous êtes ce que les Espagnols appellent un COBARDE et vos compatriotes un VI-GLIACO.



ITATIE

ENCORE UN COMLOT ! — Il y a à peine une dizaine de jours qu'après plus de dix-huit mois de prévention, les prétendus complices d'Acciarito ont été proclamés innocents, que la police italienne repique au truc :

Elle vient encore de découvrir un complot !

C'est à Ancône que la crapulerie s'est mangancée, — mais ça va me permettre d'arrêter, à l'avenglette, des « suspects » aux quatre coins de l'Italie et de farcir les prisons.

La pestaille prétend avoir chippé des lettres expliquant, avec une foultitude de détails, qu'un grand complot se manigance contre une chiee de gros personnages.

Inutile de se creuser le trognon pour deviner où cette lettre a été écrite, — en supposant qu'elle existe ! — c'est quelque Puybaraud italien qu'en a eu l'idée.

Illico, une huitaine d'arrestations ont été la conséquence de la découverte de ce « grand complot ! » Et la pestaille annonce que ce n'est là qu'un commencement : on va faire des raffles un peu partout.

Puis, dans quelques semaines, on reconnaîtra que le « grand complot » ne tenait pas debout, — on relâchera un certain nombre d'innocents et on déportera les autres dans les îles, où on les soumettra au « domicile forcé. »

Et dire que le populo endure des crapuleries pareilles !

ETATS-UNIS

GREVE « NOUVEAU SIECLE. » — Les avortons de la haute s'escriment à paraître « fin-de-siècle » et « fin-de-race ».

Dam, quand on est à moitié crevé, aux trois quarts vérolé et abruti en plein on ne peut guère faire mieux.

Chez les bons bougres où on a du nerf et de la jugeotte on s'escrime à être « nouveau siècle. »

C'est ce que viennent d'essayer à Croton, près de New-York, une floppée de turbineurs qui viennent de se fiche en grève :

A Croton sont installés les réservoirs qui alimentent d'eau la ville de New-York, — réservoirs que, ces jours derniers, 750 ouvriers italiens étaient en train de réparer.

Les gas, trouvant qu'on se fichait trop de leur fiola, se sont mis en grève, réclamant une augmentation. Les entrepreneurs n'ont rien voulu entendre, malgré l'intervention du consul italien.

Illico, le gouverneur de l'Etat — qui est un mec ayant des pouvoirs ressemblant à ceux d'un préfet de France, — a expédié contre les grévistes six cents troubades, tant lignards que cavaliers.

Sur ce, la montarde est montée au nez des grévistes qui, sans barguigner, ont prévenu les autorités que, si on embauche d'autres ouvriers, ou si la troupe occupe les chantiers, ils feraient sauter les réservoirs avec de la dynamite dont ils ont une sacrée provision.

Ce serait un sale coup, non seulement pour les New-Yorkais, qui tireraient honnêtement la langue et risqueraient d'attrap-

per la pépie, mais encore pour la vallée de Croton qui serait inondée.

Comme les grévistes paraissent honnêtement décidés les grosses légumes hésitent, — et hésitent d'autant plus que les gas, armés de carabines et de revolvers, sont retranchés sur les hauteurs qui dominent les réservoirs et la vallée où les troupes sont campées.

Hein, les copains, avais-je raison de dire en commençant que voilà une grève « nouveau siècle ».

Communications

L'EDUCATION LIBERTAIRE. — Les Bibliothèques d'éducation libertaire du Faubourg Antoine, du dix-huitième arrondissement et des Incoïstas, ont pris l'initiative d'éditer, sous le titre de « l'Education libertaire » une revue mensuelle consacrée aux questions d'éducation révolutionnaire.

Cette revue, dont le prix sera de 0 fr. 50 le numéro de 20 ou 24 pages, à 2 colonnes, sous couverture, sera précédée d'une série préparatoire de 2 ou 3 numéros de proportions et de prix plus modestes, dont le premier paraîtra dans le courant de mai.

Pour nous aider à paraître, nous demandons aux camarades qui en sont partisans, d'adresser leurs souscriptions « dès maintenant » ils recevront franco, autant de numéros qu'ils auront versé de fois dix centimes.

Cette revue ne sera pas déposée chez les libraires ; elle ne sera adressée qu'aux souscripteurs.

Adresser timbres, mandats, etc. au camarade Bourgogne, trésorier, 26, rue Titon.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Administration, 25, rue Titon, le vendredi soir de 3 h. 1/4 à 10 h. ou écrire au camarade Papillon, secrétaire.

N.B. — On souscrit dans toutes les bibliothèques libertaires.

BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBERTAIRE. 26, rue Titon. — Samedi, 21 avril, Charles Malato : Religion et magnétisme animal, Expériences d'hypnotisme ; Lundi, 23, M. Kaufmann : L'éducation physique ; Mercredi, 25, analyse des livres reçus ; samedi, 28, Mlle Savioz : La femme et la liberté.

Les conférences commencent à 8 heures et demi précises.

BIBLIOTHEQUE DES TRIMARDEURS. — Samedi, 21 avril, à 8 heures et demi, salle Clément, rue Fondary, 3, causerie par Papillon.

SAINT-DENIS. — Cercle libertaire. — Les camarades, les lecteurs des journaux libertaires et les abstentionnistes sont convoqués pour samedi soir à 8 heures et demi, salle Conroy, 86, rue de Paris. Sujet : Qu'allons-nous faire ?

LES QUATRE-CHEMINS. — Groupe des libertaires des Quatre-Chemins Pantin-Auber-villiers, réunion tous les samedis soir au local habituel.

AMIENS. — Groupe d'études sociales des libertaires. Réunion tous les samedis soir à 8 h. 1/2 au Cent de Piquet, faubourg de Hem.

Causeries, discussions.

BOREAU. Groupe anarchiste. — Bar Lorrain, 13, rue Porte-basse au nouveau local. Bibliothèque. Organisation des cours sur tous les susceptibles d'intéresser les hommes libres. Envoi de dix délégués au congrès de 1900. La conférence Lard-Courtois.

Soirée de famille samedi à 8 h. 1/2.

BEZIERS. — Les camarades libertaires se réunissent tous les samedis et dimanches soir au Grand café de la Bourse.

LE VINEU. — Bibliothèque d'études sociales Réunion dimanche 29 avril, à 3 h. 1/2, salle Goffre à Escarbotin.

Tous les socialistes sont invités.

LYON. — Les camarades de Lyon voulant organiser une bibliothèque et louer/organiser une bibliothèque et louer un local donneront une soirée familiale, conférence, etc.

Ceux qui désireraient faire parvenir des lots pour la tombola sont priés de les envoyer aux adresses suivantes : Michard, rue Garibaldi.

TOURNEE DE CONFERENCES. — Les camarades Léo Sivasti et Georges Roule ayant l'intention d'entreprendre une tournée de conférences dans le Centre, prient les camarades des villes suivantes de se mettre en relation avec les intéressés : pour le Cher : Dun-sur-Auron, Saint-Amand, Charost, Saint-Florent, Mareuil, Mehun-sur-Yèvre et Sancé ; pour l'Allier : Montluçon, Commeny et Moulins ; pour l'Indre : Issoudun et Chateauroux ; pour la Nièvre : Boulanges-sur-Yonne, Saint-Sauveur, Saint-Fargeau, Toucy, Cravant, Auxerre, Ad-pigny, Saint-Florentin, Sens, Tonnerre, Avallon.

Adresser toutes les correspondances à Léo Sivasti, 20, rue de l'Étape à Vierzon-Ville (Cher).

G. des Aff. Spring Valley. — D. Billy Montigny. — B. Orbec. — C. Arcis. — V. Nîmes. — M. Feuquières. — L. Creusot. — L. Reims. — B. Farges. — B. Béziers. — A. Angers. — T. Amiens. — S. Roubaix. — G. Carmaux. — C. Saint-Quentin. — Reçu timbres et mandats, merci.

L'imprimeur-Gérant, Louis GRANDDIEZ
123, rue Montmartre, Paris

LE PÈRE PEINARD, paraît le Dimanche



— T'a l'air d'une belle grue la R. F.
— J'attends les michets qui vont venir à l'Expositior !